

'Souvenirs d'enfance et d'ailleurs'

de Maurice Delcroix

publiés de janvier 2019 à octobre 2020

dans le petit journal du

« Domaine de la Rose Blanche »



Em. Prof. Dr. Maurice Delcroix Tohogne Durbuy 20 septembre 2012

Table des matières

<i>La photo du piano</i>	3
<i>Pour me punir</i>	4
<i>Tante Thérèse</i>	5
<i>Lever du rideau</i>	6
<i>Eau bénite</i>	7
<i>En Romane</i>	8
<i>Les Bienfaits de Paris</i>	9
<i>Cours (un peu) particuliers</i>	10
<i>Jusqu'au jour où</i>	11
<i>Privilèges</i>	12
<i>L'âge adéquat - Gigi</i>	13
<i>Le second « p'tit du p'tit »</i>	14
<i>Un souvenir récent : Madame Denomegenre</i>	15
<i>Le premier accouchement de Simone</i>	16
<i>Une ite !</i>	17
<i>Les premières années de Fabrice</i>	18
<i>Enfin une !</i>	19
<i>Le bébé du bèdò</i>	20
<i>Le temps du cheval</i>	21
<i>Nathalie (suite) Tragi-comédie</i>	22
<i>Sûr de rien</i>	23
<i>Une thèse, ça se défend !</i>	24
<i>Opération dératisation</i>	25
<i>La fin d'un amour</i>	26
<i>Composition française</i>	27
<i>Loulou</i>	28
<i>La mort de mon père</i>	29

Remerciement

A l'occasion de l'édition digitale de ces textes, je voudrais exprimer ma gratitude envers Martine Ninane, logopède, qui a toujours trouvé le temps de m'envoyer ces articles au fur et à mesure de leur parution dans le petit journal du 'Domaine de la Rose Blanche'. Leuven, 24 mars 2021 - Carl Van Deun Ufsia/UIA Romane 1974-1978

La photo du piano

A la mort de maman, le piano droit, sur lequel il semble bien qu'elle ait surtout déchiffré des chansons qu'elle chantait en s'accompagnant elle-même, était resté silencieux dans un coin de la salle à manger. Jusqu'à ce que moi-même, à l'adolescence, j'y exerce ma découverte de la musique. Ce n'était plus Léon Delsa et « rien qu'un au revoir, murmuré tout bas », mais la valse « de l'adieu » de Chopin, on restait en quelque sorte dans la note.

Autant que je m'en souviennne, Bobonne, à la disparition de sa fille unique, ne nous a jamais fait endurer son chagrin, à ma sœur et à moi. Elle le gardait pour elle, afin d'épargner des enfants déjà fort éprouvés.

Un jour, j'étais à l'autre bout de la salle à manger, assis dans un fauteuil de la véranda, mon coin préféré pour lire. Avec les années, la littérature prenait, pour l'adolescent que j'étais devenu, l'importance qu'elle a toujours gardée depuis.

Bobonne est entrée sans s'apercevoir que j'étais là. Elle est allée tout droit vers le piano, noir et luisant dans ce coin sombre, sur lequel reposait, dans un cadre doré, une photo de maman ! La scène était à la mer du Nord, sur la plage. Je devais avoir deux ans. Maman tenait par le guidon la trottinette ensablée sur laquelle j'étais juché. Sa main gauche, toute prête derrière mon dos, me gardait inutilement de la chute - on ne se blesse pas en tombant sur le sable.

Bobonne regarda un instant la photo de sa fille. Elle eut une soudaine éructation qui me parut bien être un sanglot.

Puis elle ressortit.



Pour me punir

Michel Breulet, mon ami d'enfance, terminait ses études de médecine. Ma grand-mère aussitôt l'adopta comme son médocastre. « Po l'fé vint », dit-elle (pour le faire vendre).

Elle fut sa première cliente. Il avait installé son cabinet à Belle-flamme (Grivegnée). C'était un peu loin de Seraing, mais, pour elle, il fit toujours le déplacement.

Vint le moment où l'usure de l'âge menaça de la clouer au lit. De jour en jour, elle avait plus de peine à se lever. « Il faut absolument la faire lever » décréta Michel. « Sinon elle est morte ».

La faire lever ? mais comment ? Elle avait son caractère et ne se laissait pas manipuler aisément. Simone et moi, mijotâmes l'astuce nécessaire : il fut décidé que j'allumerais le feu dans sa cuisine. Bonbonne avait toujours été très économe. L'idée de laisser son charbon brûler pour rien lui fut insupportable. Elle se leva.

J'étais parti à mon travail. Ce fut Simone qui l'aïda à descendre l'escalier, marche par marche. Chaque marche alimenta mon éloge : « Qué binamé èfant ! » (quel gentil enfant) « mon dju qu'il est djinti » (mon dieu qu'il est gentil). Et cetera.

Ne sachant pas quand elle se déciderait à descendre, j'avais chargé copieusement la cuisinière ; l'hiver, cette année-là, était particulièrement froid. Dès qu'elle poussa la porte de la cuisine, la chaleur lui sauta au visage. Son discours changea du tout au tout : « Mâ honteux èfant » (honteux enfant), « allouer mes senses » (dépenser mon argent). Et cetera.

Elle traversa la cuisine au pas de charge, traversa de même le lavoïr, sortit dans la cour glaciale, à peine vêtue de sa robe de nuit et de quelque châle. Malgré les objurgations de Simone, elle s'y campa....



Rue du Chêne 285 à Seraing 'la belle maison à balcon de pierres'

Tante Thérèse

Après la mort de Maman, nous reçûmes de temps à autres la visite d'une de ses amies qui habitait Upigny, près de Namur, et se faisait un devoir de venir voir la mère et les enfants de la défunte, lesquels l'appelaient uniformément « Tante Thérèse ».

Elle venait avec Auguste, son mari. Tous deux faisaient parcimonieusement la conversation avec ma grand-mère dans les fauteuils de la véranda. Paisiblement, d'année en année, ils vieillissaient, les fauteuils aussi. L'accent namurois de Tante Thérèse s'empâtait de plus en plus.

Ma Grand-Mère appréciait-elle leurs visites ? Était-elle au moins sensible à la fidélité de Tante Thérèse au souvenir de la disparue ? Je n'osais le dire. Ce jour-là, elle les prit soudain à partie, comme pour réveiller, fût-ce négativement, un beau souvenir du passé : « Comme on d'vint ! » dit-elle (comme on devient) « Louki on pô, Auguste, qu'esteut si bê ! » (regardez un peu Auguste, qui était si beau !).

Nous ne revîmes plus Tante Thérèse.



Lever du rideau

L'hiver, ma grand-mère lavait mes 5 ans bien au chaud dans sa cuisine. Elle posait sur la table une grande bassine où elle versait l'eau chaude de sa bouilloire et l'eau froide de sa cruche, en dosant leur rapport pour éviter de m'ébouillanter.

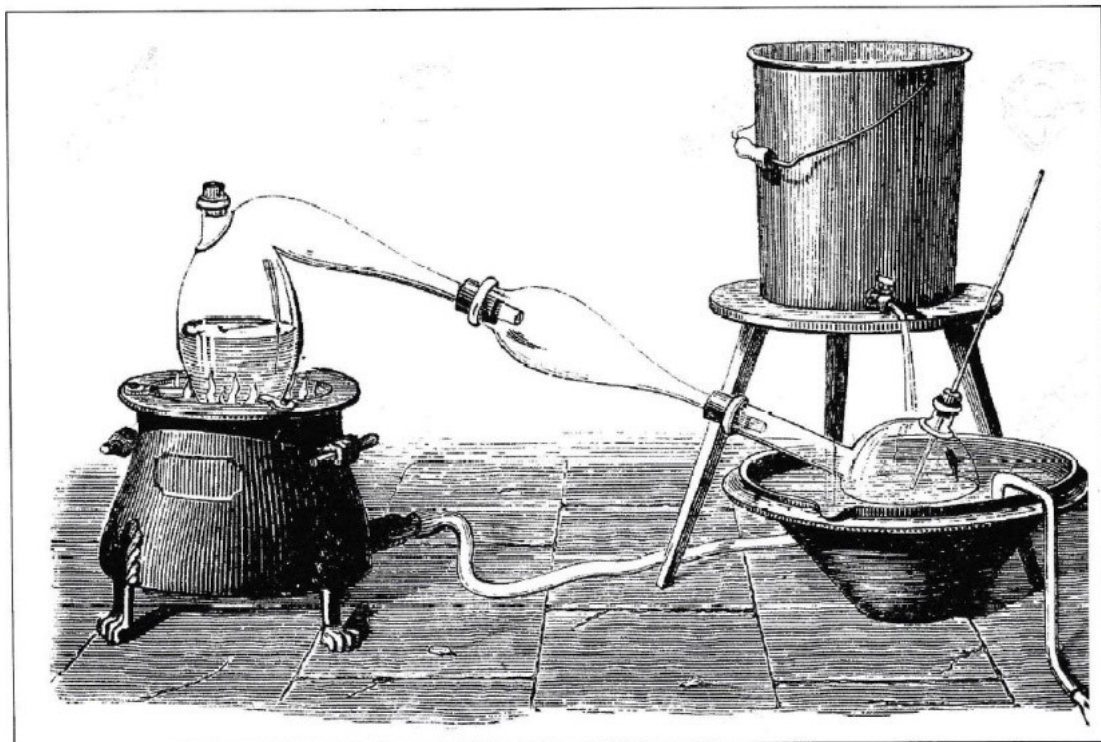
Ma sœur, ce jour-là, lisait un magazine à l'autre bout de la table. Mon rôle se bornait à me tenir debout dans la tine, nu comme un ver, pendant que la maîtresse d'œuvre, armée d'un gant de toilette bien savonneux, me frottait énergiquement tout le corps.

Précisons un détail non négligeable : pendant l'opération, pour ménager la pudeur de l'unique assistante, j'étais chargé de tenir devant moi le grand essuie bleu destiné ensuite à m'envelopper et à me sécher.

Tout jeune que j'étais, j'avais bien perçu tous les avantages et les aboutissements possibles de cette mise en scène. Je remplissais ma tâche pudibonde avec l'apparence du plus grand sérieux, quand l'idée me vint de corser les choses.

La manière dont je le fis et le commentaire dont je l'accompagnai prouva que j'avais déjà une certaine connaissance des usages du spectacle. J'escamotai d'un coup l'essuie protecteur en m'écriant bien fort : « Lever du rideau »

Ma sœur fut la seule à en rire.



Eau bénite

Je n'ai jamais vu ma grand-mère ivre. Pas même, comme on disait alors, « un peu pompette ». Une grande partie de son existence s'est pourtant déroulée dans un environnement fortement alcoolisé. Jeune fille, elle aidait sa mère à entretenir le petit café où les convives de Cockerill et de l'Espérance Londot passaient volontiers les jours de paix.

L'alcool y était livré par un beau jeune homme appelé « Tchèdaure » (le don de Dieu), que j'interprétais comme « qui adore Dieu », ce qui ne l'empêchait pas d'adorer aussi autre chose. Une fois le tonneau calé sur sa charrette, « Hue », le cheval s'ébrouait, ajoutant encore au charme de son maître.

Elle épousa « Tchèdaure », qui fonda et développa habilement, rue du chêne à Seraing, cette « Distillerie Lanfranc » dont le succès lui permit de construire, au 285 de la même rue, la belle maison à balcon de pierres destinée à leur fille Louise et à son mari. Le soir, « Tchèdaure », pour entretenir sa clientèle faisait le tour des cafés des environs, sans jamais emmener sa femme. Était-ce pour la protéger des tentations dont il n'avait que trop l'expérience ? Le jour où elle se plaignait d'être ainsi délaissée, il lui rétorqua : « Mè djívza, don, asteurf » (mais je vous ai, n'est-ce pas, maintenant).

Au long de ses journées, ma grand-mère travaillait à la distillerie, dans le vaste hangar non chauffé où s'accumulaient, à côté de la cave à vins, d'énormes tonneaux d'alcool. Elle y était chargée du lavage des vidanges sur un appareil que j'ai moi-même connu (sinon utilisé), sorte de racloir aquatique dont la conduite verticale, sur laquelle s'emboîtaient les bouteilles, se partageait à son sommet en lamelles métalliques qui s'écartaient sous la pression de l'eau. On actionnait le jet au moyen d'une pédale, semblable à celle des machines à coudre d'alors. Un hiver particulièrement froid, Bobonne s'endommagea les mains, au point de devoir consulter un médecin, lequel s'indigna qu'elle se soit laissé abîmer à ce point.

Pour évoquer cette époque d'abondance, ma grand-mère se contentait d'un mot : « D'ji nâdgève » (je nageais). Pas dans l'alcool, ni même dans l'eau du racloir : dans les bénéfiques du commerce. Mais Tchèdaure mourut et, plus dur encore, quelques années après, Louise. Bobonne vécut désormais dans la belle maison avec son gendre, dont elle tint le ménage, et ses deux petits-enfants.

Vint le grand âge, qui vient toujours à son heure. Quand elle fut proche de ses derniers jours, cette travailleuse forcenée restait volontiers alitée au début de la matinée. Ma femme allait la voir dans sa chambre. Ce jour-là, Bobonne lui demanda : « diném on pau l'botelle q'est so li t'chimineye » (donnez-moi un peu la bouteille qui est sur la cheminée). La bouteille portait une étiquette identifiant son contenu : « Eau de Lourdes ». Ma grand-mère, en dépit de l'envie, n'était jamais allée en ce beau lieu pyrénéen des apparitions de la Vierge, mais elle avait pu se faire rapporter cette eau bénite par une connaissance. Simone la déboucha et la lui tendit.

A ce moment, elle eut un doute, renifla. C'était du « pèquet » (alcool de genévrier). « Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse. » La faible quantité ingurgitée ne permit pas de confirmer le dicton.

En Romane

Mes humanités gréco-latines une fois menées à bien, ma voie était toute tracée : devenir professeur de français.

Le maître incontesté de la Philologie romane était à Liège Servais Etienne. Tous les étudiants le craignaient. En candidatures, il nous soumettait à quatre exercices d'analyse de textes visant essentiellement à approfondir le sens. Etienne corrigeait ces exercices en y insérant de trop rares petits « b » signifiant « bonne remarque ». Il nous remettait nos copies après les avoir classées en ordre décroissant de « bonnes remarques ». Seules les premières du tas en contenaient deux ou trois. Simone Briamont, une de mes compagnes de cours particulièrement jolie, fut du lot dès le début. Pour ma part, j'appartins résolument à la catégorie des « parfaitement vide » et « absolument nul ». Autant dire que j'étais sûr d'échouer à la fin de l'année.

On pouvait alors s'inscrire à l'examen de droit « complémentaire romane », dans l'espoir de réussir au moins en droit. Mais je refusais de transiger : ce serait la Romane ou rien. J'entrai au bureau des inscriptions en déclarant bien haut : « Je viens signer ma condamnation à mort ». Bien haut pour être entendu par une certaine Simone Briamont, que j'espérais bien ainsi émouvoir.

Le premier jour de la session, nous devions présenter l'ensemble des cours généraux le matin. Les professeurs étaient alignés chacun derrière une petite table, dans le grand local du premier étage. Le plus à gauche était Harsin, autre terreur. Je fus le premier à me présenter chez lui. J'avais commencé à répondre à la question quand je m'arrêtai ; trou de mémoire. « Moflé » ? Sans aucun doute, cette fois.

Etienne recevait les étudiants l'après-midi dans le seul local que sa croissante infirmité lui permit d'atteindre : au rez-de -chaussée. Quinze jours auparavant, nous avions été soumis à l'écrit : analyse d'un poème de Hugo dont les premiers vers sont restés imprimés dans ma mémoire.

*« Dans ce jardin antique où les vastes allées
Passent sous les tilleuls si chastes, si voilées,
Que toute fleur qui s'ouvre y semble un encensoir ... »*

Mon analyse commençait par les mots : « Souvent nos souvenirs sont inséparables de leur cadre et c'est par leur cadre que nous les évoquons »

A mon entrée à l'oral, Etienne me dit : « J'ai une bonne nouvelle pour vous. Vous avez réussi l'analyse de l'écrit » Je me fâchai : « Pourquoi n'ai-je réussi aucune des analyses de l'année ? » Il me répondit sobrement : « c'est parce qu'à l'examen vous n'avez pas eu le temps de chercher midi à quatorze heures ? »

Aussitôt sorti je me précipitai chez Harsin, pour demander à recommencer mon piteux examen du matin. Il me prit pour un fou, mais consulta son carnet de notes : ma note, dit-il, était suffisante. Je réussis ma première candidature avec la plus grande « satisfaction ».

Simone aussi naturellement.

Les Bienfaits de Paris

Notre voyage de noces se prolongea de différentes manières. Mon mémoire de fin d'études me valut le Prix Racine : une semaine à La Ferté-Milon, une quinzaine à Uzès, hauts lieux raciniens, et enfin une bourse d'études de huit mois à Paris. Encore fallait-il trouver à s'y loger. Par une bizarrerie bien nationale, la fondation Biermans-Lapôtre, la fondation belge de la cité universitaire n'acceptait pas les couples, mariés ou non, les soupçonnant sans doute de donner plus à leurs ébats qu'à leurs études. Une loi française destinée à protéger les locataires de propriétaires sans scrupules, interdisait de les expulser sans raisons graves. Elle avait eu pour effet pervers de bloquer le marché.

C'est Madame Chapouton, une parisienne rencontrée à Uzès à l'occasion de prix Racine et à qui notre couple tout frais avait eu l'heur de plaire, qui nous trouva un appartement convenant à nos ressources. Elle-même habitait tout près du très beau parc Montsouris mais c'est à l'autre bout de la ville, dans le XXème arrondissement, qu'on pouvait espérer un logement bon marché. Elle dénicha, Dieu sait comment, un jeune couple qui devait libérer son logis le temps, pour le mari, d'accomplir son service militaire, l'épouse ayant choisi de l'attendre chez sa mère. Comme ma bourse d'étudiant ne courrait que huit mois, ils étaient sûrs de pouvoir rentrer chez eux passé ce délai.

L'appartement, situé au fond de ce qui était alors l'impasse Mont-Christo, ne comptait que deux pièces pauvrement meublées : une chambre -salle à manger et une cuisine, laquelle, curieusement, avait été amputée de moitié pour y aménager un hall d'entrée, on a les luxes qu'on peut. Ce n'était pas sa seule bizarrerie. On n'y voyait point de toilettes, les deux WC de l'immeuble étant communs aux cinq ou six appartements qui le constituaient et placés pour cette raison dans la petite cour centrale. WC à la française, c'est-à-dire à pédales. Encore fallait-il, quand on tirait la chasse, sauter prestement au dehors sous peine d'avoir les pieds trempés. Notre appartement, toutefois, avait sa richesse : une chaudière à charbon, placée dans la cuisine, alimentant le radiateur unique logé dans la chambre. Huit mois de bonheur ! Au chaud et l'hiver fut très froid.

Une bourse d'étudiant c'est peu pour vivre à deux à Paris. Mais la façon dont Simone maîtrisa la situation, pourtant toute nouvelle pour elle, ne nous empêcha pas de fréquenter les théâtres, fût-ce aux places les moins chères, dites « du Paradis » au dernier balcon. Nous découvrîmes Gérard Philippe et Marie Casarès, Jean Louis Barrault et sa troupe et surtout Pierre Brasseur dans l'Ornifle de Jean Anouilh, auquel Louis De Funès, alors au début de sa carrière, donnait la réplique dans le rôle grotesque de « Machitu ».

Simone rentra en pleurant d'une visite chez un gynécologue qui lui avait appris qu'elle aurait beaucoup de peine à avoir des enfants. En cause, une rétroversion de la matrice. Un mois plus tard, elle était enceinte. Il faut avouer qu'on y avait mis le paquet. De retour en Belgique, elle accoucha à Liège. Quand on lui montra son premier fils, elle eut une telle jubilation sur le visage « J'étais comme folle » aimait-elle dire - que je compris que je passais au second rang. Quelle merveille que de donner la vie en s'aimant ! Fabrice devint bientôt adorable : un petit blond aux cheveux bouclés devant lequel tout le monde se pâma : le « bien fait » de Paris.

Cours (un peu) particuliers

S'avisant du progrès de notre adolescence, notre père jugea le moment venu de nous faire apprendre le piano. C'était surtout urgent pour ma sœur, de quatre ans plus âgée, mais nous y passâmes tous les deux.

Du même coup, il me fit donner des leçons de calligraphie dont mon écriture anarchique avait le plus grand besoin. Piano et calligraphie étaient en somme deux modes d'exercices pour les doigts. La logique était sauve.

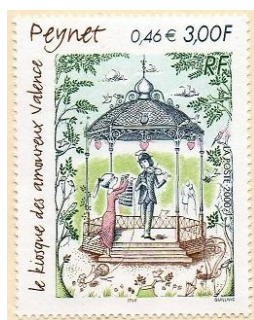
Je crains aujourd'hui que mon père n'ait pris ces initiatives pour complaire à ses deux cousines, célibataires et sans enfant, dont on pouvait légitimement, à défaut d'autres faveurs, espérer l'héritage.

Celle qui prit en charge le piano était sèche comme un coup de trique, si même elle ne nous tapait pas sur les doigts. Mon père, en son absence, chantonnait volontiers : « cousine, cousine, tu es fraîche comme une praline ». De quoi s'en dégoûter.

La cousine calligraphe procéda plus aimablement, de quoi nouer avec moi une bonne complicité. La pianiste en revanche fut tôt dégoûtée par notre incurie : après quelques mois, elle demanda grâce.

Mais notre père se vit conseiller un autre donneur de leçons : Monsieur Hémelaers était un gentil petit bossu exclusivement féru de jazz et qui scandait nos gammes d'un seul mot : « Articulez ! » Il dura un peu plus longtemps que la cousine.

La cousine calligraphe, secrètement amoureuse de notre père, ne lui pardonna pas d'épouser après la guerre une jeune rivale de vingt-sept ans plus jeune que lui. A sa mort à elle, on apprit qu'elle avait vendu sa maison en viager. Adieu l'héritage. Après quoi, ma sœur et moi vécûmes dans l'impunité, jusqu'au jour où....



Chênée L'église 1 mars 2017

Jusqu'au jour où

Ma sœur ne prit plus jamais de leçons de piano. Je fus bien près d'en faire autant. Jusqu'au jour où.....

Scout depuis peu, je traversais la salle de billard du cercle catholique - dans les caves duquel nous avions bricolé nos « coins de patrouille » - quand j'entendis pianoter délicatement dans une salle annexe. La porte était fermée. L'audace me prit de l'entrouvrir. Je découvris alors cinq ou six « routiers » - ainsi appelait-on, aux scouts, les aînés - qui écoutaient religieusement l'un d'entre eux assis devant l'instrument. Il s'appelait Hector Marchal.

Le lendemain, je sonnai chez lui pour lui dire : « Hector, tu dois m'apprendre le piano ». Il me fit comprendre qu'il n'avait aucun titre à s'improviser professeur de musique, mais il accepta de me faire pianoter chez lui une heure par semaine.

C'est ainsi que je finis par déchiffrer et massacrer ma première valse de Chopin, dit « de l'Adieu » à laquelle je n'ai jamais dit adieu, le seul morceau que, retiré en maison de soins depuis mes 86 ans, je connaisse encore « par cœur ».

Hector me recommanda une presque voisine, pianiste de renom, mais qu'une boiterie très prononcée avait découragée de se présenter encore en scène. Amélie Dengis fut ma douce initiatrice jusqu'à mon entrée à l'université, où mes nouvelles charges m'empêchèrent malheureusement de continuer.



Prof. Maurice Delcroix, collègues et étudiants en philologie romane (Ufsia 1965)

Privilèges

J'avais été longtemps ce que l'on appelle un bon élève : premier de classe - cela comptait alors - douze années de suite en Préparatoire comme en Humanités à l'Athénée de Seraing - médaille d'or du gouvernement ! Le français était mon cours préféré. J'entrai en Romane sûr de réussir du premier coup.

Quand les quatre analyses de textes imposées par Etienne pendant l'année me classèrent résolument dans la catégorie des « parfaitement vides » et « absolument nuls », j'eus des doutes. Pas sur le jugement d'Etienne, bien sûr : le maître au chef blanchi garda pour moi tout son prestige. De ma réussite en fin d'année parce que, dit-il, « à l'examen vous n'avez pas eu le temps de chercher midi à quatorze heures », je fus le premier surpris.

Les jours passèrent. Bribe par bribe, mon père m'avoua que trois au moins de mes mentors de candidature - Huboux, Vivier, Etienne lui-même - avaient été autrefois de ses amis et les élèves de mon grand-père à l'Athénée de Liège. Un quatrième des professeurs de Romane, le dialectologue Louis Remacle, (dont je ne suivis le cours à option qu'en licence), avait été mon bienveillant maître de français en 6° et en 4° latine. Privilèges ?

Je voulais bien réussir, mais sans privilèges - question de fatuité. Le comble fut lorsque mon père me révéla que Servan Etienne lui-même s'était fort divertit de la chanson qu'il lui chantait en ce temps-là, dont le héros, un jeune garçon endormi dans un pré, avait été réveillé par une chèvre, laquelle « broutait le fond de sa culotte, qu'elle avait pris sans doute pour du gazon ». La chanson se concluait sur une facétie de plus : Plum plum plum, plum plum plum.

J'avais bien sûr interdit à mon père de renouer avec ses amis d'alors. Mais les pères ne sont pas toujours très obéissants. Je sus en tout cas qu'il avait parlé de mes difficultés à Louis Remacle, lequel lui avait conseillé de me faire donner des leçons d'analyse par une ancienne et brillante étudiante d'Etienne - doux souvenir.

Bien des années plus tard, je préparais mon doctorat sous la direction de Robert Vivier. Il me dit un jour, à brûle-pourpoint : « J'ai aimé trois générations de Delcroix ».

Privilège partagé. Plum plum plum, plum plum plum.



Prof. Maurice Delcroix et deux étudiants en philologie romane (Ufsia 1965)

L'âge adéquat - Gígi

Quand j'atteignis l'âge adéquat de onze ans, les banquiers patrons de mon père lui conseillèrent de me mettre « dans les scouts ». Ils précisèrent : les scouts bleus - bleus par leur uniforme, c'était en fait les scouts catholiques. Bien que sans foi aucune, mon père s'exécuta.

En même temps que les dévalées au pas de course à travers bois, je découvris les prises de foulard - on coinçait son foulard derrière son dos, dans le ceinturon de son short, et l'on essayait de dérober celui de l'adversaire. Ou, plus calmes, les marches de nuit, les « feux de camp » - rassemblement inespéré que nous agrémentions de nos chants. Mais surtout la loi sainte ; un idéalisme approprié à notre jeune âge et très religieux, pour lequel la chasteté avait son prix.

Gígi fut, à son corps défendant, ma première séductrice. Je l'avais connue - je n'invente rien - au catéchisme préparatoire à la communion solennelle.

Pour les cours de catéchisme, les filles occupaient à l'église la rangée de gauche, les garçons celle de droite. La distance si faible soit-elle, nous protégeait de la tentation et surtout la présence de nos maîtres en religion. Mais, nous nous croisions, à l'entrée et à la sortie. Gígi avait une frimousse délicieuse, habile à sourire. J'en tombai très vite amoureux, comme peut l'être un garçon de 11 ans, sans défense dans ce domaine.

Il était hors de question que je lui fis l'aveu qui me brûlait les lèvres. Le hasard, pourtant, ne fut pas avare d'occasions favorables.

Elle habitait au bas de la rue Colline, la bien nommée dont j'empruntais souvent la pente très raide, pour gagner la rue Haute - autre nom bien approprié - où habitait mon cousin Louis.

Tante Joséphine, la mère de Louis, s'étonna peut-être de la fréquence de mes visites. Mais la porte de Gígi ne s'ouvrit jamais.

A l'exception d'une fois, - miracle- où j'avais même été invité à entrer. Il se fait que nous avions alors le même professeur de piano. Le gentil petit bossu Hemeleers, organisa chez elle, une rencontre de deux ou trois de ses élèves, pour qu'ils puissent comparer et stimuler leurs aptitudes pianistiques. Sans doute ai-je joué trop mal pour séduire : la petite séance musicale resta chaste.

L'hiver suivant fut très froid. La rue colline fut interdite aux visiteurs et ouverte aux traîneaux. En montant vers la maison de Louis, j'aperçus Gígi au milieu d'un groupe de lugeurs soigneusement emmitoufflés. Quand j'arrivai à proximité du groupe, soignant mon pas plus encore que d'habitude, je l'entendis faire sur ma façon de marcher un commentaire apparemment flatteur mais tout compte fait désobligeant, sur la noblesse de ma progression. Je passai sans rien dire. Ce ne fut que bien plus tard que je m'avisai qu'elle avait peut-être voulu provoquer un échange de paroles - Querelleuses ? Pas nécessairement.

Les années passèrent. J'appris un jour que Gígi avait épousé un camarade de l'Athénée, pour qui j'avais de l'estime. Mais la rumeur courut qu'elle le trompait avec son médecin. Double déploration.

Le second « p'tit du p'tit »

La terrible épreuve du premier accouchement de Simone ne la dissuada pas d'enfanter.

Pascal naquit un 23 décembre - veille de Noël. J'ai déjà raconté comment la très jeune seconde femme de mon père, venue à la clinique de Beauregard pour voir le nouveau-né, tenta de faire croire que ma femme, pour le concevoir, m'avait trompé avec mon meilleur ami. « C'est tout à fait Michel! ».

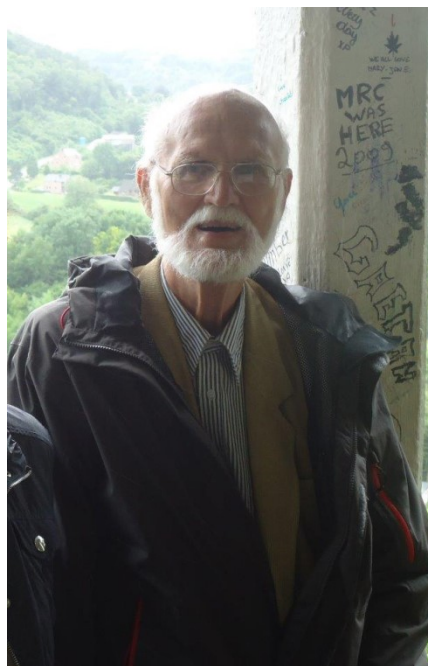
L'enfant en tout cas était ravissant. Une des religieuses du service l'emporta, sans doute pour le peser.

J'imaginai bientôt que la balance devait être d'un modèle désuet, pour lequel il fallait maîtriser précautionneusement de petits poids de cuivre pour mener à bien l'opération, car le temps passait anormalement sans qu'on nous ramenât le bébé lequel, pour ma femme, valait son pesant d'or. Je partis à sa recherche.

Les cliniques étaient conçues, sans aucun doute, pour qu'un non-initié s'y perdît. Je finis toutefois par pousser la bonne porte.

Assise à côté d'une balance ultra-moderne, la religieuse avait pris l'enfant sur ses genoux et le contemplait en silence.

Dès qu'elle me vit, elle se leva et ramena à ma femme le bénéficiaire de sa dévotion.



Maurice Delcroix Tohogne Durbuy 5 juillet 2014

Un souvenir récent : Madame Denomegenre

En 2016, ignorant encore que je me fixerais à la Rose Blanche, j'avais passé les deux premiers mois de l'année aux Trois Couronnes, la maison de soins d'Esneux.

J'étais seul, mais pour le repas de midi, je partageais avec six compagnons la grande table ronde voisine du bar.

Je les nommai « Les Chevaliers de la table ronde ».

A une petite table proche de la nôtre, j'avais remarqué un couple attachant. Je les retrouvais parfois dans la file attendant l'ascenseur. Nous n'échangeâmes jamais une parole. Pas plus qu'ils n'en échangeaient entre eux.

Quand j'y revins avec Simone un an plus tard, le mari avait disparu. Un jour que notre belle-fille Françoise était venue nous voir, je traversais la salle à manger avec elle quand elle s'arrêta brusquement, montrant la dame : « Comme elle est belle ! ». Je dus en convenir. On nous apprit qu'elle avait nonante et un ans.

Un des chevaliers avait quitté notre table pour la sienne. Le lendemain, j'y déposai pour elle une lettre qui s'achevait par ces quelques vers :

*Rappelez-vous Hubert Marchant
Il a quitté la Table Ronde
Pour un sourire de Joconde :
La dame au noble et fin visage
De ses nonante et un ans d'âge,
L'a fait le Chevalier Servant.*

Ce midi-là, elle avait la lettre ouverte devant elle. Elle me fit signe de m'approcher, de lui tendre la joue.

Jamais je n'oublierai ce baiser.



Maurice Delcroix et Simone Briamont Esneux Trois Couronnes 8 février 2017

Le premier accouchement de Simone

Mon père avait pour médecin un docteur d'une certaine notoriété mais qui avait à mon sens plus d'entregent que de sérieux. Nous l'avions néanmoins fait nôtre. Il s'appelait Demoulin.

Le premier accouchement de Simone faillit la tuer. Demoulin était arrivé une heure trop tard. La religieuse, qu'on aurait pu croire Sagefemme, avait commencé par vouloir m'empêcher d'accompagner ma femme à la salle d'accouchement, alors que je tenais à la soutenir dans ce moment délicat.

En arrivant à la clinique Ste Rosalie, elle m'avait confié : « Je ne devrais pas te le dire, mais je sens bien que ça ne va pas. » Crainte sans doute peu justifiée, mais qu'il n'était pas question de sacrifier à une pudibonderie désuète.

Médecin et sagefemme prétendirent que le placenta était sorti entier - affirmation qui n'est possible que si on examine cet organe immédiatement après son expulsion. Ce n'avait pas été le cas.

Le résidu placentaire commença à pourrir dans le ventre de l'accouchée. Quand on l'autorisa à quitter la clinique, elle commençait déjà à faire de la température. C'était une faute professionnelle de plus que la laisser sortir dans cet état.

A peine l'accouchée rentrée à la maison, la fièvre puerpérale atteignit 41° voire 42°. Mon ami Michel, qui achevait son avant dernière année de médecine, suggéra discrètement un curetage. La pénicilline fut sans effet. Demoulin décida de laisser « faire la nature. »

Simone n'était même plus capable de se tenir assise, mais elle voulait envers et contre tout allaiter son enfant. Au lit, il fallait la soutenir avec des coussins. Le bébé tétait gentiment sans donner aucun signe d'empoisonnement.

La succion finit par agir sur les organes génitaux. Le résidu fut expulsé, répandant comme on l'imagine une puanteur délétère.

Simone souffrit encore de quelques abcès, puis d'un embonpoint indésirable. Tout finit par rentrer dans l'ordre. Nous changeâmes de médecin. Et de clinique.



Maurice Delcroix Tohogne 20 septembre 2012

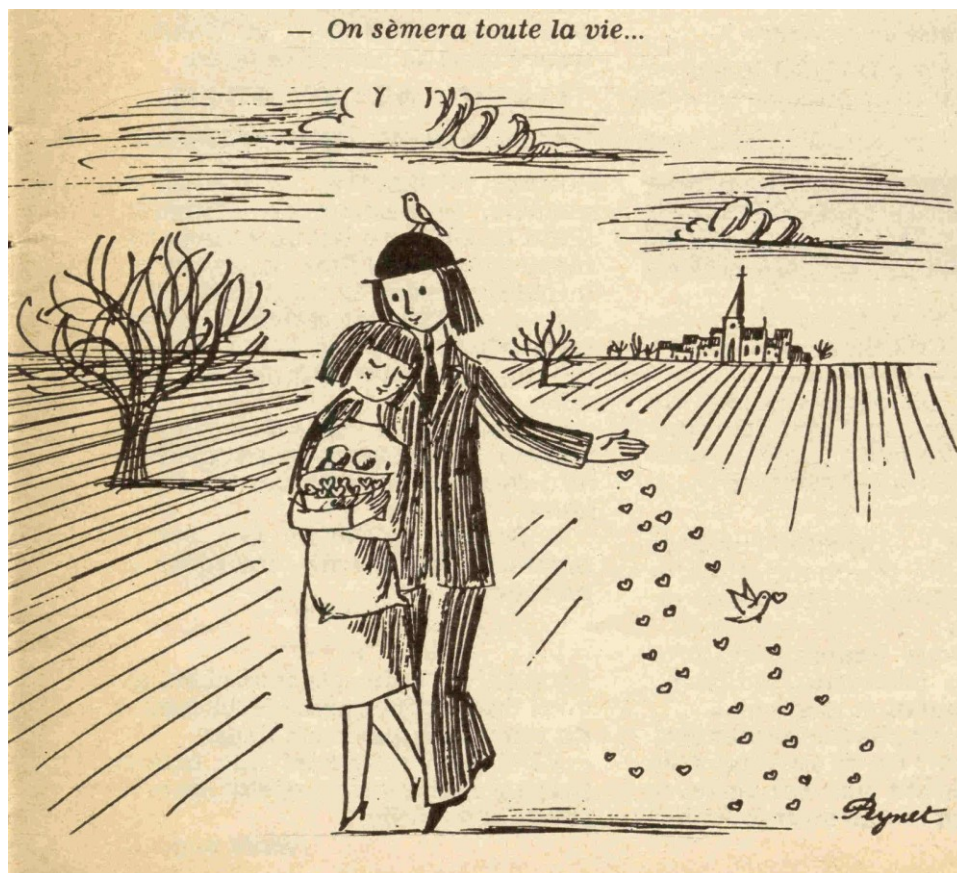
Une îte !

Le p'tit du p'tit montra très tôt qu'il avait de l'invention et savait en tout cas retenir ce qu'on disait de lui. Il s'appropriâ le surnom de « Kiki » que j'avais utilisé à son avantage dès les premiers mois d'existence.

A Cap Breton, où nous passâmes avec lui nos premières vacances au bord de la mer, je poussais son landau jusqu'à la plage en psalmodiant au rythme de la marche « C'est le petit marquis Kiki de la coque Biki » la « coque Biki » étant la marque de son linge d'alors.

Les parents de Simone, installés fort provisoirement à Bastogne, l'amènèrent un jour, pour la messe du dimanche, à la petite chapelle des sœurs. La chapelle était bondée. Mon beau-père se tenait dans le fond, avec l'enfant sur les bras. Quand les assistants s'approchèrent de banc de communion, langue tendue - le rite a changé depuis - on entendit crier près de la porte : « A Kiki maintenant, une îte ! » - la « chique » étant alors un belgicisme pour désigner un bonbon.

Mon beau-père amena Kiki auprès de l'officiant, lequel, un vieux chanoine débonnaire, lui dessina sur le front un signe de croix qui, ô miracle, le calma.



Les amoureux de Peynet

Les premières années de Fabrice

Fabrice tout petit fut adorable. A peine né, on l'avait montré à sa maman : « J'étais comme folle » aimait-elle à raconter. Folle de bonheur.

Cette année-là, nous passâmes nos vacances d'été à Cap Breton, sur l'Atlantique. Je poussais son landau jusqu'à la plage en chantonnant « C'est le petit marquis Kiki de la Coque Biki ». La coque Biki était la marque de son linge d'alors.

Quand il commença à parler, je lui ouvris le Larousse des enfants, tout en images. Certaines lui parlaient plus que d'autres : « Mimine, y a ; pitits de Mimine, y a ».

Pour sa première Saint Nicolas, je lui bricolai une petite maison, devant laquelle nous campâmes notre vieux cheval de bois dont ma sœur avait rafraîchi la crinière et la queue. A droite de la porte, un petit lumignon en forme de lampe tempête. Dès qu'il franchit la porte de la salle à manger, Fabrice se figea : « Val !... Mèhon !... Mumièrè ! » - les trois abréviations exaltées qu'il fut capable de prononcer. Comprenant au premier regard que ces trois merveilles étaient siennes, il s'en empara aussitôt.

Du temps où mon père occupait l'étage, ma sœur avait peint au bas du grand mur deux cigognes qui suffisaient à le transformer en ciel. Est-ce la beauté de leur vol qui donna à Fabrice le désir d'en faire autant ? Juché sur l'accoudoir de notre divan, il se lança en battant frénétiquement des bras et roula sur le tapis en hurlant de rage.

Quand son frère naquit, il trouva dans son berceau un jouet que le nouveau venu était censé lui apporter. Cette ruse grossière ne réussit pas un instant à l'abuser. La jalousie qui s'empara de lui ne disparut qu'à partir du moment où Pascal devint son compagnon de jeu.

Adorables tous les deux - oserais-je dire : comme leur père au même âge, dont ma mère écrivit à la sienne : « Il est à croquer » !



Prof. Maurice Delcroix et Luc Rasson (Ufsia 1974) Tohogne 20 septembre 2012

Enfin une !

Après la naissance de Pascal, j'utilisai le moyen le plus radical - on devinera lequel - pour éviter à Simone une troisième grossesse prématurée. Mais pris d'un scrupule tardif, j'allai demander au Doyen de Seraing la doctrine de l'église en matière de contrôle des naissances. Il me répondit que la seule méthode autorisée était celle des « Ogino » « températures ». Nous l'appliquâmes fort rigoureusement. Nathalie naquit neuf mois plus tard. Enfin, une ! Merci, Monsieur le Doyen.

Quelques accidents de cheval mis à part, elle ne nous causa jamais le moindre souci. A Lavagna, où nous passions alors nos vacances d'été, elle se révéla même être « une enfant qui rapporte ». Sur la plage, en monokini savoureux, elle revenait de ses déambulations parmi les baigneurs voisins avec, dans les mains, l'une ou l'autre friandise, voir une grappe de raisins. Pas le moins du monde ravisseuse, mais ravissante.

Quand elle fut en âge d'école, elle fréquenta celle de notre rue. Les cours terminés, elle pouvait revenir à la maison à pied, le plus souvent dans un rang d'élèves qui éparpillait ses effectifs tout au long du parcours. Un jour, une très grosse averse convoqua à la porte de l'école parents et parapluies. Nathalie rentra indignée : « toutes les mères étaient là ! »

Sa maman dut la prendre dans ses bras pour se faire pardonner. Bonheur partagée...



Prof. Maurice Delcroix et Carl Van Deun (Ufsia 1974) Tohogne 28 juin 2015

Le bébé du bèdo

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ma grand-mère avait un faible pour notre second fils, alors âgé de quatre ans. Dès qu'il entra dans sa cuisine - ce qui arrivait souvent - il courait sans un mot à l'armoire aux bonbons, ouvrait brutalement la porte et se servait ; avec comme seul commentaire, de sa part à elle : « Mon Dju, qu'il est malin ! » (mon dieu qu'il est intelligent).

Ce jour-là, il négligea curieusement l'armoire aux trésors pour s'adresser à sa propriétaire : « Ba-bam » dit-il - c'est ainsi qu'il vocalisait bruyamment l'appellation coutumière - « Y a le bébé qui était dans le bèdo de Nènene qui est venu » (il y a le bébé qui était dans le ventre de Nènene - la marraine de son aîné - qui est venu). Nouvelle explosive, que rendirent plus explosive, à son insu, les occlusives et les allitérations initiales.

Elle l'avait attiré vers elle et le cajolait tendrement quand on l'entendit murmurer : « Qu'est-ce qui dj'êtins là ? Est-ce qui dj' bîn compris ? (Qu'est-ce que j'entends là, est-ce que j'ai bien compris ?), offusquée, en un premier temps qu'on ait révélé à ce petit garçon ce qui pour elle était un secret de femme.

Mais presque aussitôt, le charme du messager des hautes œuvres fit son effet : elle se radoucit et se contenta de ce bref commentaire pour lequel la langue française suppléa l'habituel wallon jugé trop familier pour la circonstance : « C'est bien qu'on le lui ait dit ainsi. »

Tout en restant fermement fidèle à ses principes et attachée à sa bonne éducation du siècle précédent, elle montra à cette occasion qu'elle était capable, face à son petit préféré, de s'adapter à notre impudente modernité.



Prof. Maurice Delcroix et Luc Rasson (Ufsia 1974) Tohogne 20 septembre 2012

Le temps du cheval

Vint pour elle le temps du cheval, qui n'eut pas de fin. A Vieuxville, au manège de la Bouverie alors patronné par Madame Gérard, l'excellent Monsieur Lacroix initiait les plus jeunes à l'équitation. Parmi les élèves les plus assidues, Nathalie connut Françoise Gérard. Très vite, entre elles, ce fut une amitié indéfectible, et pas seulement à cheval.

Un dimanche, le manège organisa une parade costumée. Je cherchai en vain ma fille dans le groupe bariolé. Simone me dit : « c'est le petit gros mousquetaire ». Le déguisement lui donnait, en effet, de l'ampleur.

La cavalcade faisait mine de galoper vers les spectateurs quand Cochige le cheval de Françoise, heurta celui de Nathalie. Le petit gros mousquetaire tomba au milieu du groupe. Je franchis la clôture d'un bond. Nathalie était indemne. La clôture aussi. Même en bousculade, m'expliqua-t-elle à cette occasion, le cheval évite de piétiner le cavalier désarçonné.

Ses progrès furent si rapides et son enthousiasme si convaincant que nous envisageâmes de lui offrir un cheval. Tanguy était une authentique bête de course mais qui venait de décevoir son maître, lequel, en représailles, le vendit pour un prix faut-il dire raisonnable. Mais l'animal restait familier du galop. Ce dont Nathalie s'emballa, quitte ensuite à le maîtriser. En promenade avec Françoise Gérard, les deux cavalières durent constamment sermonner le fugueur : « Au pas, Tanguy, au pas ».

En revenant un jour où elle passait devant le volet d'un garage, celui-ci s'ouvrit, libérant un gros chien aux abois. Ce fut le cheval qui s'emballa. Nathalie le dirigea tant bien que mal vers un chemin de campagne, mais au moment de s'y engager, Tanguy rebondit vers la route par-dessus un gros tas de pavés, vira brusquement. Nathalie fut projetée à terre et s'ouvrit le menton. A l'automobiliste qui survint à ce moment-là, elle demanda s'il pouvait rattraper son cheval, mais il lui répondit : « Ma petite dame, je vais d'abord vous conduire à l'hôpital. » Elle s'en tira avec une cicatrice, que le temps estompa.



Prof. Maurice Delcroix et Luc Rasson (Ufsia 1974) Tohogne 20 septembre 2012

Nathalie (suite) Tragi-comédie

Une après-midi, l'abbé Feuchaux, alors curé de Tohogne, se présenta chez nous : le Ministère des affaires étrangères lui avait fait demander d'avertir le couple tohognois de Cyril et Marie Thérèse Palenge que Serge, leur fils unique- et notre gendre - avait été tué en Espagne dans un accident de voiture. La police espagnole l'avait en outre identifié comme un malfrat local. J'ai accompagné l'abbé Feuchaux chez les Palenge.

Thérèse était sortie. Cyril encaïssa le coup mais téléphona au médecin pour qu'il soit présent au retour de la mère. (Comme quoi on peut être un solide ouvrier maçon et pratiquer la délicatesse conjugale).

Pour ma part, je me rendis aussitôt chez ma fille avec son frère Pascal. Dès qu'elle ouvrit, je lui demandai : « Où est Serge ? ». Elle me répondit : « A son boulot naturellement » - « Où ça ? » - « A Liège ». Pascal avait déjà compris.

Le dialogue fut bref : « Il ne devait pas aller en Espagne cette semaine ? - Non. Pourquoi ? - Tu es sûre ? ». Sa réponse fut sans appel : « Un homme qui part tous les matins à son travail et qui rentre à la maison tous les après-midi ne va pas se promener en Espagne. »

Nous nous pressâmes tous les trois à la fenêtre donnant sur le virage par où il était censé rentrer. Jusqu'au moment où parut sa voiture.

L'explication vint par la suite : Serge, pour renouveler sa carte d'identité, avait dû la rentrer à la commune de Barvaux, qui était censée la détruire. Mais les choses avaient traîné. Le voleur en avait profité : la carte de Serge avait échoué au sein d'un gang de malfaiteurs en Espagne.

Une fois de plus, j'admiraï Nathalie : elle n'avait pas douté un seul instant de son mari.



Maurice Delcroix Domaine de la Rose Blanche 28 mai 2019

Sûr de rien

Avec Etienne, le maître des romanes liégeoises, je n'étais jamais sûr de rien. Je crains bien qu'il n'ait pensé la même chose de moi. Le premier poème qu'il nous donna à analyser au début de ma seconde candidature n'était pas le plus facile qu'on puisse rêver : El Desdichado, de Gérard de Nerval.

*Je suis le Ténébreux, le Veuf, l'Inconsolé,
Le prince d'Aquitaine à la Tour abolie
Ma seule étoile est morte....*

Je pulvérisai d'un coup le record de bonnes remarques : Treize petits « b » jalonnèrent les marges de mon travail.

Vous me croirez si vous voulez, car je ne puis plus vous en donner la preuve : une étudiante de première candidature demanda à m'emprunter mon chef d'œuvre. Je le lui remis, secrètement flatté. Mais elle ne me le rendit jamais, prétendant l'avoir égaré, nouvel exemple de perfide féminine ?

En revanche, nouvel honneur : c'est à moi qu'Etienne demanda, au début de ma première licence, le premier exposé sur le texte qu'il avait alors programmé : Les Rêveries de promeneur solitaire. Je n'aimais pas Jean Jacques Rousseau que je jugeais au moins aussi prétentieux que moi. Quand je m'exécutai, l'énerverment croissant du maître me fit comprendre que je renouais de ma première candidature avec le « parfaitement vide » et l'« absolument nul. »

Peu après, son état de santé s'étant aggravé, il dut interrompre ses cours. Mais il m'accorda la visite respectueuse que je sollicitai de lui faire dans sa belle maison d'Ans.

Des quarante étudiants dont j'avais fait partie en première candidature, il ne restait que huit : deux garçons et six filles. Curieusement, les six filles, une fois en licence, se désintéressèrent de leurs études. Leurs intérêts étaient ailleurs, sans doute du côté des premières amours.

Pour défendre mes camarades auprès d'Etienne, j'arguai qu'elles avaient choisi la Romane, non par ambition scientifique, mais en amour de la littérature.

Le raisonnement porta-t-il ? Servais Etienne lui-même, après avoir terminé de brillantes études d'ingénieur, n'avait-il pas choisi les romanes pour la même raison ? Il changea en tout cas le tour de la conversation, me demandant si j'avais déjà choisi le sujet de mon mémoire de fin d'études. Je répondis : le Dominique d'Eugène Fromentin. Il me déclara « c'est trop petit ». Aussitôt, mais sans rien lui dire, j'optai pour Jean Racine.

Quand il mourut, quelques temps après, son collègue Fernand Desonay nous parla de lui avec émotion : il nous raconta que pendant l'égarement de ses derniers jours, ce maître en sévérité avait montré qu'il avait du cœur, louant un de ses étudiants d'avoir défendu devant lui ses camarades.

Comme je voudrais être sûr que c'était de moi qu'il parlait...

Une thèse, ça se défend !

Le jour de ma défense de thèse, mon promoteur et moi fûmes rejoints dans le corridor qui menait à l'auditoire par un inconnu qu'on me présenta comme "l'impétrant". J'ignorais complètement le sens de ce mot et donc qu'il pût s'appliquer à moi plutôt qu'à l'inconnu, lequel n'était autre qu'Eugène Vinaver, l'éminent racinien de l'université de Manchester, auquel mon jury avait demandé d'assurer la tâche délicate de "membre étranger." Il en avait été question au départ mais aucun nom n'avait été prononcé.

Je ne savais que dire quand j'entendis Eugène Vinaver, sondé par Maurice Piron sur la qualité de mon travail, prononcer sobrement ce jugement : "on ne peut plus lire Phèdre de la même façon". Je repris confiance. Plus encore quand l'inconnu fut présenté à l'auditoire. Vinaver et les cinq membres du jury furent très élogieux à mon égard, sauf le dernier. André Van de Gens, romaniste de formation bruxelloise, nommé d'abord à Kinshasa jusqu'à ce que la fin de la colonisation obligeât une université belge - Liège en l'occurrence - à lui confier un poste, commença par contester la nouveauté de mon travail. Il n'en resta pas là et entreprit de massacrer deux pages de ma thèse qui me tenaient particulièrement à cœur: la déclaration d'amour à Phèdre à Hippolyte, s'achevant ainsi:

*Et Phèdre au labyrinthe avec nous descendit
se serait avec vous retrouvée ou perdue.*

Comme l'intervention d'Hippolyte le montre, ce dernier témoignage de générosité amoureux se prêtait à équivoque. Perdue, Phèdre en effet l'était aux yeux de celui qu'elle aimait. "Madame, oubliez-vous, que Thésée est mon père et qu'il est votre époux". Je répondis assez aisément à l'objection de fond. Après quoi, je me mis à relire le passage incriminé avec toute la ferveur dont j'étais capable. La croissante adhésion de l'auditoire me fit comprendre que la partie était gagnée. Prudence oblige: je poussai l'ananoïse à son comble en concédant qu'il était toujours facile de se gargariser de ses propres paroles, mais qu'en cette maison où l'on avait toujours défendu les textes, je m'étais senti autorisé à tenter de défendre le mien.

Mon ami Michel, assis à côté de Simone, lui glissa à l'oreille, "c'est la plus grande". Ce fut la plus grande. Une fois le résultat proclamé, Van de Gens vint me dire que c'était lui qui avait proposé le plus haut grade: façon comme une autre de sauver la face. Il me félicita de ma "pugnacité" - le terme du combattif lui avait sans doute paru trop commun. Le plus haut grade s'accompagnait souvent des félicitations du jury. Ce ne fut pas le cas. J'eus mieux. Le lendemain un appel téléphonique de Louis Remacle. Il était passé en section le matin même. "Un concert d'éloges" se borna-t-il à dire.

Louis Remacle avait été mon professeur de français de sixième latine, et bienveillant depuis. Je compris pourquoi il n'avait pas fait partie de mon jury. En guerre ouverte avec ses collègues, pour la succession du maître disparu, il avait craint de me nuire. Le même jour, nouvel appel: une voix nasillardée me cria de toutes ses forces: "Hip, Hip, Hip, Hourrah !". C'était le père Breulet, que la tuberculose allait emporter peu après.

Opération dératisation

Notre titulaire de Rhétorique, Fernand Pirotte, me retint un jour après les cours. "Vous avez tous les prix, me dit-il. Il n'y a que pour le français que j'hésite entre Michel Breulet et vous." Je compris ce qu'il souhaitait. Je lui dit : "Donnez-le à Michel." Ce qu'il fit. Quelque temps plus tard, j'appris que du temps où Pirotte et Denise habitaient du côté de Dinant, il avait été amoureux d'elle. Je compris que le prix du français était une façon de rappeler à Denise qu'elle avait été aimée avant d'épouser celui qu'elle aimait.

J'ignore si Michel sut à qui ou à quoi il dut le prix de français. Toujours est-il qu'il prit une curieuse initiative ce jour-là où, pour innover dans la tradition du "chambard" des réthos, j'avais décidé de sacrifier une bonne portion de ma barbe, que j'avais plantureuse à l'époque. Pour tout dire, la moitié. L'opération terminée dans la cour de l'Athénée, ce fut Michel qui, pour une fois, prit le commandement du groupe. Et au pas de loi, SVP, rendu célèbre pendant la guerre pour l'hommage que les Allemands en faisaient à leur Führer et que Michel pour la circonstance, scandâ d'une voix forte par l'appellation : "Prott, Prott, Prott, le rat.

Si notre mentor l'entendit et le comprit, ça ne doit pas lui fait plaisir.

Quarante ans plus tard, Pascal notre second fils, entama ses romanes à Saint Louis à Bruxelles. Le professeur Leret donnait en candidature, en deux années de suite, un cours d'encyclopédie (si je ne me trompe). Pascal bénéficia en première candi d'une note mirobolante : 17/20. Mais en seconde, il encaissa à quatre reprises une cote d'exclusion : 4/20.

Plus question de redoubler une seconde année, c'était interdit par la loi.

Simone et moi n'avions pas l'habitude de contester l'évaluation d'un collègue. Mais j'avais eu le temps de m'assurer que Pascal comprenait et connaissait le cours. Je lui dit : "ce n'est pas normal ce qui s'est passé avec toi." Restait une possibilité : le jury central, réputé plus difficile. Il réussit de premier coup et termina ses romanes à Louvain-la Neuve avec "grande distinction".

J'ajustai désormais le nom de Leret qui devint "Le Rat". Sur l'un comme sur l'autre, nous fimes une croix. Sans doute la croix de Delcroix.

Mme Lenolle Pinson ramena à Pascal sa première dictée comme un torchon à brûler. "Vous avez atteint des sommets, mais vers le bas. "Nous le primes en main, lui et moi, comme sa sœur la "classique" avait pris en main cette production des humanités modernes. En latin, il réussit du premier coup. En orthographe française, il fut engagé quelques années plus tard au journal bruxellois Le Soir ; comme correcteur.

La fin d'un amour

Nous nous aimions. Soixante-quatre ans d'amour, ça compte. Il fallait bien nous retirer au Home de la Rose Blanche à Durbuy. Simone, pour son début d'Alzheimer, moi pour mon dos en compote. On vendit la maison.

Le comportement de Simone se modifia. Nous fréquentions volontiers Jojo et Paula, lui handicapé de naissance, elle, sous l'effet du vieillissement. Quand Simone voyait Jojo, elle l'accablait de baisers qui le ravissaient. J'avais passé l'âge de la jalousie. Paula disait de Simone : "C'est une vraie gentille". Je continuais à bénéficier de cette gentillesse. Quand je lui demandais si elle ne s'ennuyait pas trop au home, elle répondait chaque fois : "Avec toi, je ne m'ennuie jamais." Peut-on rêver plus belle réponse ?"

Elle se levait tous les matins et mangeait de bon appétit ce que je lui préparais en découpant sa viande. Elle appréciait, au dessert, le riz au lait.

Un matin, elle refusa de se lever, refusa toute nourriture. Notre excellent médecin, le docteur Manoëlle Cassiers vint tous les jours. Sans succès. A la fin de la semaine, Simone mourut.

Je m'étais assis tout contre son lit, la regardait passionnément. Elle eut comme un double hoquet, perdit le souffle. Curieusement, la mort lui donna une dernière expression de dignité offensée.

Elle était plus belle que jamais.



Simone Briamont & Maurice Delcroix Tohogne 20 septembre 2012

Composition française

Dès le début de mon adolescence, je me pris de passion pour l'exercice ainsi nommé, au point de croire que je serais écrivain.

Est-ce en cinquième ou en quatrième gréco-latine, on comptait alors les années à l'envers, de la 6° à la rhéto - qu'à l'approche de la Toussaint, le professeur Vigoureux, le bien nommé, nous donna un sujet en relation avec la pratique alors en vigueur de la visite annuelle aux sépultures familiales.

Le cimetière principal de Seraing se trouvait au lieu-dit des Biens Communaux, en haut de la rue Tavier. En vis-à-vis de la grille d'entrée, un café affichait le prénom de son exploitant: « Chez Boniface. Mieux vaut ici qu'en face. »

La « concession à perpétuité » - bien nommée elle aussi - des familles Lanfranc-Donnay était entourée d'une rambarde sur colonnettes en pierre de taille, ouverte vers l'allée entre deux simulacres de vases antiques où l'on pouvait déposer pots de fleurs et bouquets. Comme la plupart de ses voisines, elle était dominée par une stèle visant haut et portant les noms, dates de naissance et de décès des occupants. Exceptionnellement une photo : celle de mon grand-père, le premier occupant. Elle se trouvait dans l'allée principale du cimetière, signe de la réussite commerciale de la distillerie Théodore fondée par « Tchédour » ; quelques années plus tard, il fut rejoint par sa fille Louise, morte à la veille de mes trois ans.

Elle devint par la suite très proche de la statue de Julien Lahaut, le papa du commissaire sérésien assassiné à son domicile de la rue Capuis par l'un ou l'autre adversaire politique. La statue en pied brandissait un bras impérieux qui n'avait rien de bénisseur, ainsi qu'il convenait à un vrai martyr de Seraing - la - Rouge , patron des « royeux d'armâ » et des « rouf to dju » (qui brisent les armoires et jetaient tout par terre).

Ma rédaction d'alors racontait bien un de mes passages au cimetière mais à une heure si tardive que la grille était fermée. J'avais dû me contenter de regarder l'allée à travers les barreaux, évoquant, à la fin de ma composition , « la brume déchirée des tombes qui reposait dans la nuit. »

Mr. Vigouraux me déclara que ce banal exercice scolaire avait été pour moi l'occasion de me révéler à moi-même.



chambre 30 - Domaine de la Rose Blanche - 28 mai 2019

Loulou

Un an après la fin de la guerre, mon père épousa Loulou : 27 ans plus jeune que lui. Elle habitait près du terrain de football, l'un entraînant l'autre. Ma sœur et moi l'avions d'abord considérée comme apportant jeunesse dans notre maison confinée.

Elle y apporta bien autre chose. Quand ma sœur, de six ans sa cadette, souffrit d'une pleurésie, Loulou parut vouloir s'occuper d'elle. Elle venait en fait lui tenir compagnie dans sa chambre, pendant que ma grand-mère assumait les soins du ménage.

Elle lui déclara qu'avec la maladie dont elle souffrait, elle ne devait plus songer à se marier. Ma sœur avait son caractère, elle aussi : quelques années plus tard, elle se maria et eut trois petites filles en parfaite santé.

Quand ma femme accoucha de son second fils, Loulou vint avec mon père à la clinique. Dès qu'elle vit le bébé, elle déclara : « C'est tout à fait Michel. » Michel était mon meilleur ami depuis la 6^e latine, devenu depuis mon beau-frère. Mon père ne broncha pas. Mais Simone eut la réponse qu'il fallait : « Je me réjouis de dire cela à Maurice. » Loulou paniqua.



Maurice Delcroix, Guido Goossens & Roos Dekoning (Ufsia 1965) 7 décembre 2019

La mort de mon père

Loulou ne nous invitait plus à souper à Seraing. Cette année-là, nous avions décidé de passer aux sports de neige la semaine de congé de carnaval. La veille de notre départ, un coup de téléphone de Loulou nous avertit que l'état de santé de mon père empirait et qu'il ne fallait pas tarder à lui rendre visite.

Ce que nous fîmes aussitôt. Manifestement, il souffrait d'une espèce d'Alzheimer qui lui ruina le cerveau. Il ne me reconnut pas. Mais en même temps il eut cette parole de confiance inhabituelle autant qu'inoubliable, déclarant : « Conduisez-moi chez mon fils. »

Avertie elle aussi, ma sœur était à demeure chez Loulou et s'occupait de notre père.

Le jeudi suivant, un autre coup de téléphone nous atteignit en Suisse pour m'avertir qu'il était mort.

A notre retour, je demandai à ma sœur, pourtant méfiante de nature, comment cela s'était passé. Elle n'y avait vu que du feu. Le Docteur Demoulin était passé pour sa visite de routine et son whisky. Chose bizarre, Loulou les avait quittés pour, prétendument, aller cueillir des poireaux au fond du jardin, de sorte qu'elle n'était pas là lorsque le docteur fit une première piqure, puis une seconde. Je compris que Loulou avait choisi la semaine de mon absence pour opérer.

Le jour de l'enterrement, Demoulin était au cimetière. Je pris parti d'aller le remercier de ce qu'il avait fait pour mon père - pour le sauver comme pour l'achever. Il ne broncha pas.

On ne parlait pas encore d'euthanasie à cette époque-là. Sinon comme d'un crime. Mais c'était en priorité au médecin d'en juger.

Il l'avait épousée après la guerre. Elle avait vingt-sept ans de moins que lui.



Maurice Delcroix Tohogne Durbuy 20 septembre 2012